

ABONNEMENTS

LYON

Un an 7 fr.
Six mois 4 "

DÉPARTEMENTS

Un an 9 fr.
Six mois 5 "

ÉTRANGER

Selon les droits de poste

Les abonnements sont reçus à partir du 1^{er} de chaque mois; ils se paient d'avance aux bureaux du journal ou en mandats sur la poste à l'ordre du direct.-gérant. L'administration ne répond pas des abonnements qui seraient contractés chez ses dépositaires et desservis par ces derniers.

LA VÉRITÉ

JOURNAL DU SPIRITISME

PARAISANT TOUS LES DIMANCHES.

Bureaux : à Lyon, rue de la Charité, 48.

Dépôts : à LYON, chez les principaux Libraires.

DIRECTEUR-GÉRANT, E. EDOUX, MÉDIUM.

AVIS

Les communications ou articles de fond, envoyés par des collaborateurs bienveillants, seront soumis à l'examen du comité de rédaction et inscrits à tour de rôle, s'il y a lieu de les insérer.

Néanmoins, malgré la mesure ci-dessus, les divers travaux publiés dans *la Vérité*, n'engagent que la responsabilité de l'auteur.

Il sera rendu compte des ouvrages pour ou contre le spiritisme lorsque deux exemplaires nous auront été remis.

Les lettres ou envois quelconques non affranchis seront refusés.

LE SPIRITISME DANS L'ANTIQUITÉ.

(24^e article. — Voir le dernier N°)

« Il faut donc bien s'y résigner, et nous avons raison de le dire: c'était le genre humain tout entier qui semblait devenu fou, et ceux qui veulent limiter cette folie, soit à un Denis d'Halicarnasse, soit à un pontife illusionné, soit à une certaine époque, feraient croire qu'ils n'ont jamais lu qu'un seul livre et étudié qu'un seul siècle.

« Le dilemme subsiste : Hallucination universelle ou réalité des phénomènes. Les corps savants choisissent le premier parti, et bien malheureusement pour le repos de leurs esprits.

« Mais ceux qui ont vu, et parfaitement bien vu, ce qui s'appelle vu, ces années-ci, tout ce que les autres n'ont pas voulu voir, savent aussi parfaitement bien qu'il n'est pas plus difficile à un dieu de promener sa statue que de promener un guéridon, de faire circuler une table de dix-huit couverts, de soulever sans contact un piano pesant six cents livres, etc. Ils seraient même fort étonnés que ces choses n'eussent jamais eu de précédents dans l'histoire. Par conséquent, aussi forts de leurs principes de critique que de leur observation personnelle, ils ne voient absolument rien dans tout cela qui puisse altérer leur respect pour les annales pontificales de la vieille Rome.

« Il n'est pas jusqu'aux apparitions modernes qui ne nous aident à comprendre les innombrables apparitions des siècles passés; et puisque nos critiques logiciens objectaient tout-à-l'heure à Denis d'Halicarnasse l'apparition de Castor et de Pollux à la bataille du lac Régille, près de Tasculum, eh bien, oui, devons-nous leur répondre, oui, c'était bien une tradition générale que ces deux cavaliers, à taille gigantesque, montés sur deux chevaux blancs, avaient combattu au premier rang et décidé du gain de la bataille. Sans doute, rien ne s'explique plus naturellement qu'une hallucination au milieu d'une mêlée; mais ce qui s'explique plus difficilement peut-être, c'est que cette hallucination ait été commune à toute la cavalerie, au dictateur Aulus Posthumius comme au général Titus Æbutius; c'est encore que cette apparition ait suivi immédiatement la prière

du dictateur, son invocation à Castor et Pollux, et le vœu de leur élever un temple (*LE BAS*, t. 1, 141). Ce qui demeure un mystère, c'est que, peu d'instant après, toute la ville de Rome partage, à cinq lieues de distance, la même hallucination, et que ces deux combattants, — bien avant l'heure naturellement possible, — viennent annoncer le grand événement au peuple assemblé dans le Comitium, près la fontaine de Juturna, contre le temple de Vesta; c'est que peuple et dictateur hallucinés n'aient rien de plus pressé que d'élever aux deux Dioscures le temple promis pendant la bataille, et que le monument du poème (pour parler comme Niebuhr) ait existé si longtemps avec les inscriptions commémoratives de ce grand fait, qui devint l'objet de l'institution d'une fête annuelle. Mais ce qu'il y a de bien plus étonnant, sans contredit, c'est de voir le fait et la double apparition merveilleuse se représenter constamment dans une foule d'autres circonstances; c'est de voir les deux héros apporter sur les mêmes chevaux la nouvelle de la bataille remportée par Paul-Émile sur Persée, roi de Macédoine (*TITE-LIVE*, 189); c'est de les retrouver annonçant encore une autre victoire, et chargeant de cette annonce un membre de la famille des Domitiens, qui, depuis, en conservèrent le souvenir dans leurs archives; c'est de voir surtout le même phénomène halluciner les Grecs à leur tour, et, grâce aux deux mêmes chevaux blancs, décider le gain de la bataille des Locriens contre les Crotoniates (*V. JUSTIN*). »

Que dire aussi du spectre apparu à Brutus la veille de sa défaite; d'Othon luttant contre le fantôme ensanglanté et vengeur de Galba; de Néron se débattant contre les terribles visions de ses victimes, de sa mère et de son frère, phénomènes rapportés par l'histoire, et analogues à ceux de nos jours.

« Quant aux douze vautours que nous voyons figurer autour du mystérieux fossé tracé par Romulus, il nous est bien difficile de les mépriser complètement, lorsque nous les voyons servir de base aux calculs du célèbre augure Veltius (cité dans le 22^e lieu de Varron), et proclamant dès l'an 800 de la fondation de Rome (notez-le bien!...) que ces douze vautours signifiaient les douze siècles de durée promis de l'empire romain. Censorin nous affirme avoir lu ce passage de ses propres yeux, et Censorin écrivait vers le III^e siècle

de notre ère ; donc l'augure Veltius prédisait très-nettement quatre cents ans à l'avance, ce que M. Le Bas raconte en ces termes, quatorze cents ans après l'évènement : « Rome, d'abord repaire de brigands, puis reine des nations, rentra enfin dans la poussière après douze siècles de renommée et de puissance (1) ». Si Veltius paraît à quelques-uns trop sincère, que fera-t-il de Varron qui cite positivement l'oracle cinq cents ans avant son accomplissement, et de Censorin qui le devance encore de trois siècles ?

« Voilà donc, pour le moins, un augure que Cicéron pouvait d'autant mieux regarder « sans sourire » que ce n'était pas la première fois que le symbolisme des animaux se montrait fatidique !

« On dit encore qu'en outre du nom fatidique qu'elle devait porter à la face du soleil et du monde, Rome en avait un autre fort secret enseveli avec son bouclier sacré et le septuple palladium, dans le sanctuaire ténébreux du Capitole. On croit que c'était celui de la déesse Agérona, identifiée par beaucoup d'archéologues avec Pallas et Vesta. C'était là cette déesse que Romulus avait solennellement convoquée à la cérémonie avec le dieu Mars ; « c'était là l'influence, le nom tutélaire et le talisman-poème » à l'abri desquels la cité devait vivre douze siècles, et qui parurent décider de sa fin, le jour où ils lui furent ravis. « Fondée sur le culte de Vesta, a dit un profond penseur, Rome devait périr, et périt en effet avec lui. »

Et même (n'en déplaise aux Mirville et consorts) nous pensons que Vesta, les dioscures, et en général tous les Esprits protecteurs de Rome furent de bons Esprits ; voici nos raisons : la mission de Rome fut providentielle pour un temps ; elle eut charge de créer par ses conquêtes une certaine unité gouvernementale des peuples païens, et de préparer ainsi un théâtre approprié aux développements de la bonne nouvelle et du Christianisme, qui, sans ce plan divin, eut été étouffé dans la Judée, ou n'eut pas eu une suffisante extension. Donc, à cette époque, les divinités protectrices de la domination romaine ont rempli un rôle utile dans les destinées de l'humanité.

PHILALÉTHÈS.

(La fin au prochain numéro)

INFINITÉ DE L'UNIVERS.

(2^e art. Suite et fin. — Voir le dernier N^o)

Il sera beau de constater alors que ce qui était pour nous une nébuleuse diffuse, est devenu petit à petit un noyau scintillant, puis une étoile ; que là où il n'y avait que l'obscurité commune de la voûte céleste, une sphère nouvelle a débuté, s'est établie, et continue comme les autres sa route et ses progrès. Et quelles grandeurs successivement plus imposantes sans doute cette création perpétuelle ajouterait ainsi à la magnificence de la création primitive, bien propres à donner de la puissance de leur souverain Auteur des idées nouvelles aussi.

C'est le monde en progrès. Une théologie antipathique à la raison, car le panthéisme déplaît à la logique, a dit *Dieu lui-même en progrès*. Ce langage est insensé. Mais il est très vrai que la manifestation de Dieu, la révélation de sa grandeur et l'intelligence de l'homme pour l'infini, sont en un progrès cons-

(1) Le Bas, Hist. rom., t. II, p. 468.

tant. Et il ne faudra pas beaucoup de temps, sans doute, au génie de l'homme, pour vérifier l'exactitude de ce grand fait, pour constater que de cette poussière lumineuse, de cet éther cosmique, il se forme peu à peu, par voie d'attraction et d'agglomération, de nouvelles étoiles, et qu'il se trouve dans les espaces les plus reculés de nous un foyer de créations permanentes.

Dès ce moment nous pouvons annoncer aux âges à venir des merveilles sans fin. Car déjà, parmi ces nébuleuses, on en distingue qui sont plus étendues que la voie lactée, et qui offrent par conséquent un ensemble de systèmes planétaires plus considérable que les systèmes du grand disque lenticulaire. Ces systèmes sont-ils les derniers ? Pour notre œil et pour nos télescopes, oui ; mais il n'en sera pas de même pour des instruments plus grands, pour ces porte-vue dont la construction deviendra toujours plus aisée. Et il n'est pas impossible que, d'invention en invention, le génie de l'homme se mette en possession d'une lunette pour laquelle il n'y aura plus d'espace. Écoutons cet oracle d'Arago : « Jusqu'ici la plus grande lunette achromatique connue n'a que trente-huit centimètres d'ouverture. L'effet de cet instrument paraît devoir être égalé et même surpassé par celui que produiront dans des grandeurs accessibles les télescopes à miroir.

« Déjà, avec des grossissements de deux cents fois au plus, les astronomes ont pu mesurer exactement 1093 montagnes de la lune ; avec une lunette dont la lumière permettra d'employer un grossissement de six mille fois, les montagnes de notre satellite pourront être vues comme le Mont-Blanc l'est de Genève.

« Avec un télescope dont la lumière n'était guère que le quart de celle que posséderait une lunette d'un mètre d'ouverture, le docteur Robinson a pu récemment inviter les naturalistes à venir en Irlande étudier la constitution physique de notre satellite...

« L'astronome, muni d'une lunette à très large ouverture, à grossissement considérable, pourra rendre manifeste ce qui est encore douteux, et apercevoir nettement ce qui est à peine entrevu. » (Arago, rapport à la Chambre des députés, 5 février 1845.)

D'ailleurs, à nos télescopes nous faisant défaut suppléera notre intelligence, instrument puissant encore là où les autres cessent de fonctionner, et qui, dès à présent, dans ses inductions, va plus loin que le télescope qui ne voit plus assez clair et l'arithmétique qui ne fournit plus assez de chiffres.

Dans l'un des systèmes qui dépendent probablement de la voie lactée, dans celui dont la constellation du Cygne est le centre, se trouve une étoile dont le rayon lumineux met dix ans à nous parvenir. La dernière des nébuleuses visibles met vingt-cinq ans à nous envoyer son rayon, et s'il faut le chiffre de 33 trillions et des fractions pour exprimer le voyage d'un rayon qui met dix ans à nous parvenir, on peut dire qu'il n'y a pas de chiffre pour exprimer le trajet que fait un rayon qui voyage pendant vingt-cinq ans, à raison de 340,000 kilomètres par seconde. Quelle est d'ailleurs l'intelligence qui ne s'effrayerait de l'idée d'avoir à comprendre un chiffre pareil ? C'est ainsi que nos inductions nous autorisent, nous obligent d'admettre dans l'immensité de l'espace, d'une manière toute certaine, une science d'une grandeur qui écrase la raison, et vers laquelle cependant elle s'élançait hardiment en jetant ses béquilles. En effet, les vues élevées de William Herschell sur la constitution des étoiles, ont donné naissance à une astronomie dont le module est l'infini. Là tout est non-seulement plus grand que le système solaire, mais plus grand que notre intelligence. Or, les découvertes qui se succèdent depuis un demi-siècle, paraissent annoncer une science qui laissera encore celle des Herschell et la nôtre bien loin derrière elle. Mais alors ce ne sera pas l'astronomie seule

qui sera une science toute nouvelle : la nouvelle cosmologie amènera nécessairement une nouvelle théologie, c'est-à-dire de plus grandes idées sur Dieu, considéré en lui-même et en ses œuvres, et une nouvelle pneumatologie, c'est-à-dire de plus grandes conceptions sur l'infinité des existences intellectuelles et morales semées sur l'immensité des sphères.

Déjà un grand esprit, Pecqueur (*Idéal de la perfection divine, philosophie du cœur, dans la Revue philosophique et religieuse*) a constaté que Dieu possède une infinité absolue d'attributs infinis, et qu'à chacun de ces attributs correspondait l'expansion créatrice d'une infinité relative d'univers matériels et de créatures spirituelles, exprimant dans leur totalité toutes les entités possibles qui dérivent de l'attribut manifesté. C'est étendre jusqu'à l'éblouissement et au vertige les infinités d'infinités des mondes et des êtres moraux et intelligents pour lesquels ils sont faits. C'est étendre aussi indéfiniment le progrès des Esprits, puisque les nouvelles sphères de leur ascension permanente et prodigieuse ne pourront jamais l'épuiser. Fixerait-on un temps quelconque, même inexprimable en chiffres et écrasant pour notre imagination dans l'éternité, ces Esprits arrivés à ce temps et à ces perfectionnements énormes, auront toujours à gravir de sphères en sphères, de connaissances en connaissances, c'est-à-dire que leur félicité croîtra toujours, sans terme possible autre que l'infini absolu, Dieu, avec lequel ils ne se confondront jamais. Remarquons que le spiritisme vient donner une entière adhésion à ces magnifiques conclusions de la plus haute philosophie, et que le spectacle de l'univers et les données astronomiques les confirment pleinement.

C'est ce que nous avons prouvé dans ces articles, que nous recommandons à la méditation profonde de tous nos lecteurs. Il est impossible de méconnaître la grandeur et la sublimité de ces résultats.

ERDNA.

LES ESPRITS CHEZ LES BOUDDHISTES.

(1^{er} article.)

Nous avons dit (Esprits chez les Chinois) que Cakya-Mouni, le Bouddha, ne croyait pas à un Dieu suprême, et que, s'il croyait aux Esprits (dieux, enfants des dieux et autres), il se réputait bien supérieur à eux. C'est l'homme de notre terre qui a la singulière et orgueilleuse prétention d'opérer le salut des créatures spirituelles et matérielles, sorties on ne sait d'où, puisqu'il n'admet ni créateur ni nature; mais enfin leur existence est un fait dont il faut tenir compte. Donc, nous nous souvenons de ceci, à savoir que le Bouddha et les bouddhistes admettent des Esprits supérieurs et inférieurs. Nous allons voir en effet leur mythologie et leurs légendes pleines de leur intervention surhumaine. Un missionnaire chinois va dans l'Inde à la recherche des monuments bouddhistes; il reçoit l'encouragement des bons Esprits qui le conduisent dans sa route. Parvenu dans l'Inde Hiouen-Thsang entend parler d'une caverne favorisée par les apparitions du Bouddha; il s'y rend à travers les périls avec un vieillard qui l'avait accompagné.

Nous allons résumer ce qu'il y vit, et comment il fut réellement témoin de la vision de l'ombre lumineuse de celui qu'il évoquait.

« La grotte où il se rendait était près d'un ruisseau entre deux montagnes. On y entrait par une espèce de porte dans un mur de pierre. En y plongeant les yeux, Hiouen-Thsang n'y put rien apercevoir; mais sur les indications du vieillard il s'orienta dans les ténèbres et arriva juste à l'endroit où l'ombre résidait. Alors, animé d'une foi profonde, il se mit à faire les cent salutations prescrites; mais il ne vit rien. Il se reprocha amèrement ses fau-

tes, pleura en poussant de grands cris, et s'abandonna à toute sa douleur, récitant dévotement le Ching-man-King (le Crimâlderî sinharâ da sottra) et les Gâthas des Bouddhas, et se prosternant à chaque strophe. A peine avait-il fini les cent premières salutations, qu'il vit paraître sur le mur oriental de la grotte une petite lueur qui s'éteignit à l'instant; elle était large comme le pot d'un religieux. Il recommença ses salutations, et une seconde lumière, large comme un bassin, se montra et disparut non moins vite. Dans un transport d'enthousiasme il jura de ne point quitter la grotte avant d'avoir vu l'ombre de l'Honorable du siècle.

« Enfin, après deux cents nouvelles salutations, la caverne fut soudain inondée de lumière et l'ombre du Tathâgata, d'une blancheur éclatante, se dessina sur le mur, « comme lorsque les nuages s'entr'ouvrent, et laissent apercevoir tout-à-coup l'image merveilleuse de la montagne d'or. » Un éclat éblouissant éclairait les contours de sa noble face, et son vêtement était d'un jaune rouge. Depuis les genoux jusqu'au haut les beautés de sa personne brillaient en pleine lumière; à gauche, à droite et derrière le Bouddha on voyait au complet les ombres des Bodhisattvas et des vénérables Cramanas qui formaient son cortège. Hiouen-Thsang, ravi, en extase, contempla longtemps l'objet sublime et incomparable de son admiration. Quand il se fut rassasié de ce prodige, il ordonna de loin à six hommes qui étaient dehors d'apporter du feu pour brûler des parfums. Dès que le feu brilla l'ombre du Bouddha disparut, et dès qu'on éteignait le feu l'image reparaisait aussitôt. Des six hommes, cinq la virent; mais il y en eut un qui ne vit absolument rien. Hiouen-Thsang se prosterna avec respect, célébra les louanges du Bouddha et répandit des fleurs et des parfums. L'apparition céleste ayant cessé, il fit ses adieux et se retira. »

Voilà le récit minutieux des circonstances de l'apparition, nous disons que nous y croyons, précisément à cause des détails. Il n'est pas extraordinaire qu'un seul d'entre six n'ait rien vu; ce qui étonnerait plutôt c'est que cinq sur six se soient trouvés médiums voyants.

Passons à un autre fait qui nous est attesté dans les mêmes mémoires, et qui est arrivé au même missionnaire.

« En descendant la Gange pour aller d'Ayodhya au royaume d'Hayamoukha, le pèlerin, qui pouvait se croire dorénavant à l'abri de tout danger, fut sur le point de périr d'une façon assez étrange, et n'échappa que par miracle. Le bateau qui le portait, avec quatre-vingts autres personnes, fut surpris par une bande de pirates. Ces brigands adoraient la déesse To-Kia (Dourgâ), et chaque année, en automne, ils immolaient à cette divinité, « pour obtenir le bonheur, » l'homme le mieux fait et le plus beau qu'ils pouvaient surprendre. *Le Maître de la Loi* (c'est le nom d'Hiouen-Thsang) fut choisi pour victime, et, sans se laisser abattre, il dit à ces forcenés : « Si ce corps vil et méprisable pouvait répondre dignement au but de votre sacrifice, en vérité je n'en serais pas avare. Mais comme je viens des pays lointains pour honorer l'image de la Bodhi et le pic du Vautour, me procurer des livres sacrés et m'instruire dans la loi, ce vœu n'étant pas encore rempli, je crains, hommes généreux, qu'en m'ôtant la vie, vous ne vous attiriez les plus grands malheurs. » On sent que la générosité des voleurs ne pouvait guère se laisser fléchir par des arguments si pieux. Le chef des pirates donna l'ordre à quelques-uns de ses hommes de préparer l'autel, qui devait être construit en terre pétrie avec de la boue du fleuve, et deux des brigands, tirant leurs sabres, entraînent le pauvre religieux pour l'immoler sur-le-champ.

« Hiouen-Thsang ne laissa voir sur sa figure aucune marque de crainte ni d'émotion, et tout ce qu'il demanda ce fut quelques moments de répit, pour entrer dans le Nirvâna avec une âme calme et joyeuse.

« Alors, disent ses biographes, le Maître de la Loi songea avec amour à Ts'echi (Maitreya) et tourna toutes ses pensées vers le palais des Touthitas, formant des vœux ardents pour y renaître, afin d'offrir à ce Bodhisattva ses respects et ses hommages, d'entendre expliquer la loi excellente (Saddharna) et d'arriver à l'intelligence accomplie; puis de renaître sur la terre pour instruire et convertir les hommes, leur faire pratiquer des actes de vertu supérieure et abandonner leur infâme profession, et enfin de répandre au loin le bienfait de la loi, et de procurer la paix et le bonheur à toutes les créatures. Alors il adora les Bouddhas des dix contrées du monde, s'assit dans l'attitude de la méditation et attacha énergiquement ses pensées sur Ts'echi (Maitreya-Bodhisattva), sans laisser poindre aucune idée étrangère. Tout-à-coup, au fond de son âme ravie, il lui sembla qu'il s'élevait jusqu'au mont Soumérrou, et qu'après avoir franchi un, deux, trois cieux, il voyait dans le palais des Touthitas le vénérable Maitreya assis sur un trône resplendissant, et entouré d'une multitude de Dévas. En ce moment il nageait dans la joie de corps et d'âme, sans savoir qu'il était près de l'autel, sans songer aux pirates altérés de son sang. Mais ses compagnons s'abandonnaient aux cris et aux larmes, lorsque soudain un vent furieux s'élève de tous côtés, brise les arbres, fait voler le sable en tourbillons, soulève les flots du fleuve, et engloutit tous les bateaux. »

Les brigands, frappés de terreur et privés de toute retraite, s'exhortent à repartir et se prosternent aux genoux de Hiouen-Thsang, qui leur enseigne que ceux qui se livrent au meurtre, au vol et à des sacrifices impies, endurent dans la vie future des souffrances éternelles, ou d'une durée illimitée.

« Comment osez-vous, leur dit-il, pour contenter ce corps méprisable, qui passe en un instant comme l'éclair ou la rosée du matin, vous attirer des tortures qui doivent durer pendant un nombre infini de siècles! »

Les brigands, touchés de tant de courage, jettent leurs armes dans le fleuve, restituent à chaque passager ce dont ils l'avaient dépouillé, et reçoivent avec respect les cinq défenses : Ne point voler, ne point tuer, ne point mentir, ne point violer, ne point s'enivrer.

Cet orage, ce tourbillon, arrivés à point pour sauver le Chinois, sont des faits tout spirites, et qu'il convient d'attribuer à l'intervention des bons Esprits.

« Les statues ont été substituées aux tableaux trop peu durables, et elles jouent un très-grand rôle dans le bouddhisme. Elles sont partout extrêmement nombreuses, et elles ont très-souvent des dimensions énormes. Ces statues représentent, en général, le Tathagata dans l'attitude de la méditation, ou plutôt de l'enseignement; elles ont le bras droit levé, et le geste de la main est celui d'un maître parlant à ses disciples. Elles portent, parmi les trente-deux signes du grand homme, tous ceux qui sont facilement visibles et que la tradition attribuait au Bouddha. Elles figurent en grande pompe dans toutes les circonstances auxquelles on veut attacher quelque caractère solennel ou quelque souvenir religieux.

« Ce n'est pas là de l'idolâtrie. Mais ces mérites qu'ont les statues de conserver l'image du Bouddha et de réveiller sa pensée sainte ne sont pas les seuls, et la croyance avait su leur en trouver bien d'autres, faits pour frapper davantage les imaginations. Rien n'est plus commun dans la légende que les statues qui se meuvent ou qui traversent les airs pour venir s'abattre à de grandes distances. Près de Pouroushapoura dans le Gaudhara (le Peishaver des modernes), Hiouen-Thsang voit un stoûpa qui, bien qu'en ruines, a encore 150 pieds de haut, et qu'a construit jadis le roi Kanishka. A cent pas au sud-ouest de ce stoûpa, il y avait une statue du Bouddha en pierre blanche, de 18 pieds de

haut, dont la face était tournée vers le nord. « En cet endroit éclatent, dit Hiouen-Thsang, une multitude de prodiges; et il y a communément des hommes qui voient la statue se mouvoir pendant la nuit autour du grand stoûpa. »

« Ainsi le pèlerin parle de ce prodige comme si on pouvait encore le voir de son temps. Il ne se vante pas de l'avoir vu lui-même, mais il cite divers croyants qui en ont été témoins.

« C'était l'arrivée miraculeuse de deux statues du Bouddha qui avaient converti jadis le royaume de Koustana. L'une était venue du Kachmire par les airs, à la prière d'un ancien roi, qui était allé au-devant d'elle à la tête de son armée. La statue avait suivi le monarque durant quelque temps; mais, parvenue à la ville de Po-Kia-l (Pogai?) elle s'était arrêtée. Le roi joignit en vain ses efforts à ceux de ses soldats pour la transporter. Nulle puissance humaine n'avait pu la faire bouger de place. On avait fait construire une petite chapelle au-dessus de la statue. Le roi avait donné son bonnet enrichi de pierres précieuses pour en orner la tête du Bouddha; et Hiouen-Thsang vit le royal *ex voto* avec une admiration que partageaient tous les visiteurs admis comme lui à le contempler. L'histoire de la seconde statue n'était pas moins extraordinaire; elle était venue aussi à la prière d'un autre roi se placer dans un couvent sur un trône préparé pour la recevoir; et c'était, à ce qu'on dit au pèlerin chinois, l'image même que le Bouddha avait léguée à ses disciples avec les textes sacrés.

« Quelques-unes des statues du Tathagata possédaient des vertus miraculeuses. Dans la ville de Pimo (Bhima?), à une vingtaine de lieues à l'est de la capitale du Khotan, Hiouen-Thsang vit une statue de trente pieds de haut, représentant le Bouddha debout, et se distinguant par la beauté des formes et une attitude grave et sévère. Elle passait pour opérer des cures infailibles en faveur de ceux qui invoquaient Bhagavat. Quand un homme était malade, on collait, suivant l'endroit dont il souffrait, une feuille d'or sur la statue, et il obtenait une guérison immédiate. En outre, les vœux et les demandes qu'on lui adressait étaient presque toujours couronnés de succès. »

On voit par là que la croyance aux influences spirituelles et surhumaines a existé chez les peuples de l'Orient, aussi bien qu'en Occident.

Certes, notre intention en rapportant ces faits étranges n'a pas été de les couvrir tous de notre aveugle foi et d'en attester la réalité, nous avons voulu seulement établir l'état des croyances asiatiques.

Nous irons plus loin, en supposant pour un moment la réalité du transport des statues, nous avons un fait équivalent dans l'histoire chrétienne, concernant des statues, des images merveilleuses de la Vierge auxquelles on attribue la même origine céleste; les annales du christianisme foisonnent de phénomènes pareils. Nous avons le transfert de la maison même qu'habitait Jésus à Nazareth qui a été portée dans les airs et s'est abattue en Italie à Recanati, puis à Lorette. Le prodige est là, dit-on, vivant sous nos yeux; tout le monde peut le toucher et le voir, et il est si bien attesté par des témoins désintéressés et dignes de foi, qu'il devient embarrassant pour le scepticisme moderne et pour la critique de nos savants railleurs. Nous ne pèserons pas les témoignages, ni encore moins les objections; nous supposons comme pour les statues du Bouddha la réalité du transport, et nous nous permettrons quelques observations au nom du spiritisme pour apprécier à leur valeur ces merveilles, si elles sont réelles.

A. P.

(La fin prochainement.)

Pour tous les articles non signés :

LE DIRECTEUR-GÉRANT, E. EDOUX.